Goldenberg André, *Bestiaire de la culture populaire musulmane et juive au Maroc*.

Édisud, Paris, 2000. 142 p.

L'ouvrage d'André Goldenberg passionnera tous ceux, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent au rôle du bestiaire dans la civilisation islamique. C'est un ouvrage d'une lecture agréable, abondamment illustré, auquel il ne faut sans doute pas demander les références érudites d'un ouvrage scientifique, mais qui donne beaucoup de pistes que pourra suivre avec profit le lecteur intéressé.

Ce beau livre est surtout le fruit d'une longue patience qui en fait la richesse. Il porte le témoignage d'une vaste culture et d'une enquête, où A. Goldenberg a exploré toutes les pistes possibles : le travail de terrain au Maroc (mené pour l'essentiel au milieu des années 1970) est une base importante du travail. Mais ce sont surtout des sources de seconde main d'époque coloniale qui permettent d'étayer le propos : la littérature orale du folklore berbère, celle que recueillit par exemple René Basset à la fin du XIXe siècle, et les témoignages ethnographiques d'époque coloniale, particulièrement ceux de René Brunel sur les Aïssaoua dans l'entre-deux-guerres, sont abondamment sollicités. L'un des aspects les plus originaux du livre est l'attention portée à la création artisanale marocaine ; celle-ci recourt souvent aux motifs animaliers, stylisés à l'extrême, dans les broderies, le travail du cuir et du cuivre ou les bijoux en argent. L'auteur ne néglige aucune piste et va jusqu'à recourir à la publicité récente, à l'artisanat pour touristes et même à la création artistique contemporaine : toutes invoquent le symbolisme animalier, avec quelques animaux vedettes, comme la cigogne, le lion, le poisson...

Après une présentation rapide, l'ouvrage classe, par ordre alphabétique, les animaux récurrents du folklore marocain, depuis l'abeille jusqu'à la tortue. Pour chaque animal, dans une présentation très attrayante, sont cités des proverbes, des anecdotes ou des récits de miracles, le rapport entre tel animal et les djinns, entre l'animal et la *baraka* ou le mauvais œil, des recettes d'utilisation magique, le tout illustré de planches en couleurs. Relevons l'intérêt particulier des articles sur le chacal ou le chameau, sur la hyène ou le lion.

Pour nombre de ces animaux, A. Goldenberg met en parallèle les traditions juives et musulmanes. La riche iconographie convoquée à l'appui illustre, s'il en était besoin, à quel point l'islam se soucie peu de l'interdit de la représentation figurée. Les juifs, pour leur part, bénéficient d'une exégèse talmudique qui permet une interprétation très libérale de cet interdit, également présent dans leur tradition religieuse. Sur la question de la culture animale dans l'hagiographie populaire, André Goldenberg montre, après Issachar Ben Ami, à quel point les dévotions des juifs marocains à leurs saints ressemblent aux dévotions des musulmans du Maroc : dans les deux communautés, par exemple, on représente et on se représente les saints chevauchant des lions harnachés de serpents. Le fonds berbère vient ici alimenter de son riche imaginaire animalier (les contes du chacal par exemple) un patrimoine commun.

On pourra regretter des approximations ou des pistes insuffisamment explorées, notamment dans l'identification et la provenance d'une iconographie d'origine et de statuts en réalité très variables. Pour donner un exemple, l'aigle invoqué comme symbole du peuple berbère, p. 16, est illustré par la couverture de la revue *Amazigh* parue à Rabat en 1980 et qui représente, en réalité, ... le faucon Horus ! On est là dans une culture savante totalement coupée des racines populaires. De même, dans un autre registre, la gravure populaire représentant le sacrifice d'Abraham (p. 17) doit beaucoup à une tradition de lithographies égyptiennes et syriennes issues de l'Empire ottoman. Ce qui est quand même très différent de l'artisanat berbère traditionnel généralement invoqué pour illustrer le livre.

On peut regretter également l'absence d'une réflexion approfondie sur la culture populaire et l'animal. Dans l'introduction, assez rapide, la culture populaire est vue, de façon plutôt sommaire, mais aussi très traditionnelle, comme « un monde de superstitions, de recettes de magie, de clés des songes » qui porte le « témoignage de sources lointaines »... Ce qui est vague et peu satisfaisant. Ce qui frappe au contraire, et que l'auteur évoque d'ailleurs à plusieurs reprises, ce sont les rapports complexes entre les racines scripturaires et la littérature populaire. Il est frappant de voir à quel point contes et proverbes berbères puisent souvent dans la tradition écrite, celle des *ḥadīṯs* malékites ou celle de Damīrī. Il y a là une piste à explorer, et il faut remercier A. Goldenberg d'avoir proposé, avec son beau livre, une entrée indispensable dans le monde riche et foisonnant du bestiaire marocain.

Catherine Mayeur-Jaouen
Université de Paris IV

BCAI 18 (2002) Goldenberg André : Bestiaire de la culture populaire musulmane et juive au Maroc, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net